

Morin, A. (1992). *Recherche-action intégrale et participation coopérative*. Vol. 1. *Méthodologie et étude de cas*. Montréal : Agence d'ARC.

Serge Wagner

Volume 19, numéro 3, 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/031664ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/031664ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue des sciences de l'éducation

ISSN

0318-479X (imprimé)

1705-0065 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Wagner, S. (1993). Compte rendu de [Morin, A. (1992). *Recherche-action intégrale et participation coopérative*. Vol. 1. *Méthodologie et étude de cas*. Montréal : Agence d'ARC.] *Revue des sciences de l'éducation*, 19(3), 639–640.
<https://doi.org/10.7202/031664ar>

Morin, A. (1992). *Recherche-action intégrale et participation coopérative*. Vol. 1. *Méthodologie et étude de cas*. Montréal: Agence d'ARC.

De nos jours encore, la recherche-action est diversement appréciée. Elle n'est, selon certains, qu'une étiquette commode coiffant des activités souvent peu rigoureuses, alors que, pour d'autres, elle représente une solution de rechange pertinente à la recherche quantitative. C'est ce dernier point de vue qu'adopte André Morin, et son ouvrage pourrait constituer une contribution utile à ce débat.

Nous n'avons pris connaissance que du premier tome, *Méthodologie et étude de cas*, présenté comme un outil de travail complet en soi. Inductive, la démarche proposée veut permettre de remonter de la pratique à la théorie, tout en rendant opérationnelle la notion de recherche-action. Le premier chapitre présente neuf cas de recherche-action et pose au lecteur des questions sur chacun des cas. Dans le second chapitre, on répond à certaines questions et trois des neuf cas sont explicités. Le troisième chapitre – la moitié du volume – introduit enfin à la méthodologie de la «recherche-action intégrale». Ce nouveau type de recherche-action n'est pas défini dans l'ouvrage, mais le lecteur comprend rapidement qu'il s'inscrit dans un paradigme humaniste et démocratique, axé sur la participation de tous les intervenants et appuyant le changement social.

La générosité du point de vue adopté et la répétition de quelques idées forces ne peuvent pallier l'indigence générale de l'étude. La notion centrale de recherche-action intégrale, non seulement n'est pas définie, mais elle peut difficilement être déduite de façon cohérente et intellectuellement satisfaisante. La modalité participative préconisée ne peut à elle seule fonder la substance de la recherche. Le concept est donc approximatif et l'ensemble du texte est à l'avenant. L'auteur indique que «théoriser trop vite peut faire perdre l'enthousiasme à certains acteurs qui ne possèdent pas toujours le jargon scientifique» (p. 193) et qu'«en recherche-action intégrale, la théorie s'insère mieux à la fin» (p. 202).

Les deux premiers chapitres sont censés adopter la «méthode des cas», mais ce n'est pas le cas. Dans le premier chapitre, des cas sont effectivement présentés, accompagnés de questions au lecteur... qui apprendra, dans le chapitre suivant, qu'il ne disposait pas de toutes les données nécessaires pour y répondre. Les trois principaux cas présentés sont néanmoins intéressants et congruents avec l'option philosophique; ils constituent d'ailleurs la partie la plus enrichissante de l'ouvrage. Plusieurs répétitions de phrases, de sections ou de graphiques auraient toutefois pu être éliminées.

Le troisième chapitre porte sur la méthodologie de la recherche-action intégrale. Cette partie vise à outiller le lecteur de façon opérationnelle, mais il en sort plutôt démuni, voire confus. Alors que c'est l'ensemble de la démarche de la méthodologie de la recherche-action qui devait être présentée, des éléments essentiels sont oubliés, comme la définition de l'objet de recherche, l'élaboration d'une problématique et la formulation d'hypothèses. On y retrouve plutôt des éléments méthodologiques disparates, incomplets, souvent mal intégrés. Certaines techniques prennent une importance démesurée comme la photographie, quoiqu'on estime que l'image est «complémentaire et aussi valable que la parole ou l'écriture» (p. 149). Une attention particulière est accordée à l'écriture collective, ce qui est original, mais le texte se perd dans les méandres de trois techniques d'écriture (l'écho-écriture, la cyclo-écriture et la nucléo-écriture) dont on saisit mal la nature et le bien-fondé.

En outre, la recherche-action intégrale est opposée à plusieurs autres types de recherches (recherche expérimentale, recherche quantitative, recherche appliquée, recherche doctorale) qui, elles non plus, ne sont pas définies. L'auteur avoue «vouloir éviter le piège de la scientificité»: à cet égard, sa mission est réussie.

Par ailleurs, la formulation même est souvent problématique. L'absence répétée de rigueur dans le choix de plusieurs termes augmente la confusion. Ainsi, «problématique» est confondu avec «problème» (p. 113); la «grille d'observation pour l'analyse» se permute indifféremment en «grille d'analyse» (p. 194) et en «méta-grille» (p. 203). Certaines affirmations laissent perplexe: «l'avenir de la recherche-action se situe dans des montages vidéo» (p. 151), «l'entrevue, surtout informelle, est presque la perle du dialogue» (p. 154), «personne n'est vraiment "tabula rasa" lorsqu'il effectue une recherche quelle qu'elle soit» (p. 194). Au demeurant, la lecture du texte n'est pas facilitée par une mise en page négligée et une présentation inconsistante des sources.

En somme, l'ouvrage ne permet pas d'appréhender la cohérence de la recherche-action; manquant de rigueur, il risque, au contraire, de renforcer les préjugés négatifs à l'endroit de la recherche qualitative. Le deuxième tome devrait corriger, on l'espère, les déficiences du premier.

Serge Wagner
Université du Québec à Montréal